

Les anges sauvages de Joanna Flatau

« L'œil existe à l'état sauvage » écrivait André Breton, libérant ainsi le regard occidental des siècles de domestication où l'avait réduit le classicisme gréco-romain, puis celui de la catastrophique Renaissance. Catastrophique car, quels que fussent les chefs d'œuvres qu'elle produisit, elle marqua le début d'une vaste entreprise de désenchantement du monde (« Botticelli peint Vénus parce qu'elle n'existe pas » André Malraux) où nous sommes encore aujourd'hui, chaque jour accentuant le dramatique divorce entre l'esprit de l'homme et les esprits du monde. Parce que, domestiquant le regard, la modernité gréco-latine puis renaissante, a aussi, et par là même, domestiqué l'invisible, limité les champs du monde visionnaire et décrété l'imagination créatrice « folle du logis » ou « maîtresse d'erreur ou de fausseté ».

Le cas des anges, qui nous intéresse particulièrement avec l'œuvre de Joanna Flatau, est un des exemples les plus révélateurs de cette normalisation-intégration de l'invisible opérée et imposée par l'Occident depuis plusieurs siècles.

Toutes les cultures premières, partout sur la Terre et depuis la préhistoire, ont connu, dans la fascination et l'effroi, l'omniprésence de myriades d'entités spirituelles plus ou moins bienveillantes qu'il s'agissait de se concilier. Puis toutes les grandes religions constituées, dont le mazdéisme, l'hindouisme et le bouddhisme, en ont fait le cortège et les intercesseurs de leurs divinités principales. Jusqu'aux trois monothéismes, judaïsme, christianisme et islam, qui les ont d'emblée acceptées (il n'existe pas, il n'a jamais existé nulle part de monothéisme chimiquement pur) à titre de puissances intermédiaires entre la nature et la sursature, l'immanence et la radicale transcendance.

La Bible puis le Talmud et la Kabbale — puisque c'est quand même la culture où s'ensource cette œuvre — en distingue des dizaines d'espèces, soumises ou rebelles à l'ineffable Divinité, mais toutes, même parmi les dociles, assez formidables, au sens premier du terme, c'est-à-dire propres à inspirer la crainte. C'est un ange, armé d'un glaive de feu, qui chasse Adam et Eve du Paradis originel ; c'est un ange qui arrête le bras d'Abraham s'apprêtant à sacrifier son fils premier né ; c'est un archange de violente lumière qui annonce à Marie qu'elle sera mère du Tout-Puissant.

Les textes bibliques leur donnent des dizaines de noms, les classent dans une précise hiérarchie et leur assignent, *grosso modo*, trois grands types de fonctions : celle de gardiens — gardiens de chaque âme mais aussi gardiens de seuils sacrés — celle d'adulateurs et louangeurs perpétuels du Saint-Béni-Soit-Il, et celle de messagers de la volonté divine. C'est cette dernière tâche, la plus accessible à la raison humaine, la plus tranquille à accepter, qu'a seulement retenue la traduction grecque de la Bible, en les désignant tous sous l'unique dénomination d'*angelos*, soit de messagers, de communicants, d'agents de relation publique du divin. C'était déjà sérieusement arrondir les angles, formater l'inimaginable, apprivoiser l'effarouchant sacré.

Mais on devait faire beaucoup plus fort par la suite. Parmi les entités les plus impressionnantes que mentionnent les textes bibliques, particulièrement le Livre d'Ezéchiel, figurent celles qu'ils désignent sous le nom de *chérub*, littéralement « les ardents », ceux qui sont faits d'incandescence consumante et aveuglante et qui défendent l'inaccessibilité du Très-Haut. Eh bien l'iconographie et la littérature post-tridentine, spécialement à l'âge baroque, en ont fait, de ces terribles brûlants, de gentils chérubins joufflus, mafflus, fessus, mièvres à souhaits, décalqués des charmantes figures hellénistiques d'Eros et de sa suite de petits amours. On mesure ici le chemin parcouru de l'entreprise d'affadissement et de réduction du sacré.

C'est donc tout ce chemin qu'il faut parcourir, mais en sens inverse, pour réaliser que toutes ces figures brûlées ou ardentes que nous propose l'œuvre de Joanna Flatau sont en fait des figures d'anges sauvages, premiers, des irruptions violentes, fulgurantes de l'invisible dans l'habituel.

La remarquable et forte série d'encre de Chine présentée ici sous le titre d'« Apparitions » s'appelait initialement, dans l'esprit de l'artiste, « Les Grands Brûlés » mais en fait, c'est plutôt de grands brûlants qu'il s'agit, de foudroyants foudroyés par la foudre qu'ils sont, les gardiens des infranchissables portes des ultimes enceintes. Ils sont le feu où l'esprit se consume dès lors qu'il s'approche *des* murailles

protégeant l'Indicible, l'Invisible, l'Impensable.

Parfois aussi, l'esprit, quand il s'aventure, par quelque moyen plus ou moins facile, sur les abruptes sentes des mondes visionnaires, est aussi confronté à d'autres types de gardiens du seuil, qui sont souvent en fait des gardiennes.

Il m'est arrivé, certaines fois en de telles circonstances, de me trouver soudain face à ces sortes de cerbères fardées et dénudées, à la fois, indissociablement et outrageusement, séduisantes et repoussantes, racoleuses autant qu'inquiétantes, inacceptables hybrides de putains et de déesses, sphinges interlopes aux énigmes obscènes.

En ces cas, il ne fallait ni céder à leurs outrancières avances — piège — ni fuir, épouvanté, leur ensorcelante vulgarité — autre piège —. Il fallait seulement soutenir leur regard, les reconnaître, les respecter, les saluer, leur parler, admettre que leur flagrante impureté est une figure secrète de la plus haute pureté, consentir à ce que ces caricatures soient en fait des icônes, à ce que les trottoirs qu'elles arpentent soient ceux de nos voies les plus sacrées, et puis alors, avec leur permission, poursuivre le chemin vers l'extase.

De même, devant les encres et aquarelles de Joanna Flatau le plus important pour bien les appréhender et en apprécier la puissance, est d'y voir, non tant les effets et apparences d'un expressionnisme tragique, que les étapes et figures d'une âpre quête intérieure, laquelle la conduit et peut nous conduire, même si ce n'est pas évident à première vue (mais quel art vrai se contente d'une première vue ?) à une très profonde et indicible joie.

Gérard Barrière
25 juin 2002